



Richard Rucklin

# Les fleurs de la mort





**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères - France

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
[info@lechasseurabstrait.com](mailto:info@lechasseurabstrait.com)

ISBN: 978-2-35554-155-1  
EAN: 97823555415551

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt légal: avril 2013

**Copyrights:**

© 2013 Le chasseur abstrait éditeur

Arrêt. Le vieil immeuble couleur pistache en face du Capitole, au coin de la calle Brazil, le fascinait. Il l'avait photographié sous tous les angles, il ne cessait d'examiner son architecture. Sur une base de grandes arcades, sous lesquelles se trouvaient les entrées de petites échoppes vides, sombres et délabrées, s'alignait une série de portes-fenêtres qui s'ouvraient sur de petits balcons en fer forgé rouillé. Entre chaque paire de fenêtres, une colonne corinthienne, plaquée contre la façade, montait jusqu'au toit. Le deuxième étage était la réplique du premier à la différence que les portes-fenêtres étaient bien plus hautes et les balcons plus larges. Pour les occupants, un supplément de luxe dans la misère...

Image de couverture de Richar Rucklin.

Richard RUCKLIN

LES FLEURS DE LA MORT

**L**'*imagi*<sup>n</sup>  
*b*  
*l*  
*e*

Le chasseur abstrait éditeur



# 1

## Sisal

Roman-reportage en dix-huit séquences et trois pauses







*Le sisal prospère à Cuba, à l'état sauvage et en culture. Les feuilles de cette agave, en forme de lances sont récoltées pour leurs fibres destinées à la fabrication de cordages ou de tapis.*

*Le sisal ne fleurit qu'une seule fois,  
dans sa dix-huitième année.*

*Et lorsque la fleur se fane,  
c'est la plante tout entière qui meurt...*



## Séquence 1

### Elsa

Nue...

Toute nue, elle avait sauté du toit de l'immeuble le plus haut du Malecón.

Sur l'asphalte, ne restait de son corps qu'un tas d'os broyés dans des lambeaux de chair. Seule la tête était intacte. Elle reposait toute droite sur la masse disloquée comme un buste sur son socle.

Dans la mort, son visage, les yeux ouverts, les lèvres prêtes à sourire, dégageait une impression de sérénité, de félicité absolue...

Les badauds qui profitaient de la fraîcheur procurée par les vagues léchant le parapet de la promenade, et ceux qui y traînaient toute la journée pour vendre des cigares ou du vesou, s'étaient rassemblés en demi-cercle autour de ce surprenant spectacle. Pas d'excitation, pas de bousculade. Ils étaient tous là, dans un silence religieux, à regarder ce qu'il restait de ce corps humain.

Elle avait sauté toute nue. Nue comme Eve au paradis...

— Je la connais ! s'écria une femme.

Elle s'approcha du cadavre.

— Bien sûr, je la connais. C'est Elsa, elle avait dix-huit ans aujourd'hui...

Elle posa ses mains sur son visage, puis se tourna en direction du Christ monumental qui de l'autre côté de la baie veille sur La Havane. Les yeux exorbités, elle leva les bras au ciel. Puis se signa.

## Séquence 2

### Maritza

La Havane, Havana, La Habana.  
La Havane, cigares, rhum, sexe, musique, danse. Clichés.  
La Habana, sexe, sang, crimes, musique, danse, décadence.  
Réalité.

Il était heureux de se retrouver à La Havane.  
Il avait loué la même chambre que l'année précédente,  
chez Maria-Helena, rue Aguacate dans le quartier Colon.  
Sans difficulté, il avait repéré l'entrée, entre les immeubles  
de plus en plus délabrés, rongés par la gangrène ! Le vieux  
noir aux cheveux blancs coupés ras était toujours assis sur le  
pas de la porte. Immuable. Une rustine sur la pierre lisse...  
Comme d'habitude, il fallait lui demander de se pousser  
pour pouvoir entrer.

Oubliées la fatigue, les dix heures d'avion.  
Torse nu, allongé sur le lit, il goûtait avec délice la noncha-  
lance retrouvée. Il ne pensait à rien d'autre qu'à la fraîcheur  
des caresses envoyées sur sa peau par le ventilateur.

Le *medio punto*<sup>1</sup> colorait les rayons du soleil en une lumière  
bleue, un bleu azurin blafard.

Baignant dans cette atmosphère apaisante, il écoutait les  
rumeurs de la rue, une rue plus sonore que bruyante. Dans  
ce vieux quartier, pas de nuisance de la circulation – ra-  
rement un vrombissement de moteur – mais des trolées

d'enfants qui rient, des voisins qui discutent, des personnes qui crient des prénoms. Car ici, pas de sonnettes, et une seule clé par famille ; pour qu'on ouvre la porte, les visiteurs appellent les locataires, d'une voix chantante comme une mélodie. En harmonie avec la musique qui déborde des fenêtres, plus ou moins forte, mais toujours entraînante, sensuelle.

Osmose. Il se sentait parfaitement détendu.

Il était heureux de retrouver Maritza. Avec la perspective de revivre les journées intenses, absolues, passées l'été dernier à s'aimer dans cette petite chambre. En France, l'hiver est long. La chaleur cubaine lui avait manqué ! Il fallait à tout prix qu'il revienne. Il l'avait promis à Maritza. Dès les premiers signes du printemps, il avait sauté dans l'avion de La Havane.

Par le hasard du calendrier son arrivée coïncida avec une journée symbolique: le samedi 2 février, plus précisément le 2.2.2002. La première date composée de chiffres uniquement pairs depuis le 8.8.888 ! Arithmétique mystique, magique, divinatoire ? Quel présage ? Maritza avait trente-six ans, dix-huit ans de moins que lui. Elle avait le double de leur différence d'âge. Encore des nombres qui lui paraissaient de bon augure. Il les aurait même joués, mais à Cuba toute loterie, tout jeu de hasard est interdit. D'ailleurs tout est interdit dans ce pays de malheur.

*Revolución.*

Liberté d'expression baïllonnée : la presse réduite à l'organe officiel, journal dans lequel, ironisent les Cubains, seule

la date est vraie. Interdiction aussi, sous peine d'amende, d'inviter des touristes à son domicile, de les transporter dans sa voiture particulière... la liste est longue.

*Revolución, siempre<sup>2</sup>...*

Maritza était divorcée d'un sportif dont la compétition favorite était la course aux jupons. Elle avait un fils de douze ans, déjà bien plus grand qu'elle, et futur champion de base-ball. Elle vivait au sud de Camagüey, et allait venir en train. Un trajet long, une nuit entière, dans des voitures bondées et inconfortables, écumées par les voleurs.

À La Havane, ils avaient prévu d'entreprendre les démarches nécessaires, aux services d'immigration cubains et au consulat de France, afin de permettre à Maritza de découvrir l'Europe.

Il attendait son coup de téléphone.

## Séquence 3

### Matilda

Hurllement. Lamentations...

Il sortit sur le petit balcon. Ébloui, il baissa les paupières. Un voile rouge sang l'aveugla le temps d'un éclair. Soleil et sang. Sang au soleil, si souvent. Il avait horreur du sang. Du sang vif et écarlate de la blessure et du sang épais et noir de la mort...

Le calme régnait dans la rue, l'agitation provenait de l'immeuble d'en face, de l'appartement de Marta.

Maria Helena était descendue, elle traversa la chaussée. Elle lui jeta un regard angoissé et entra.

La maison où habitait Marta était moins haute que celles qui lui étaient accolées. Sur son toit plat, juste à la hauteur de sa galerie, une famille s'était approprié les lieux pour y construire une petite cabane où l'on vivait à cinq ou six personnes. À La Havane, la place est chère, le moindre espace est rapidement occupé. Sur la terrasse protégée par une balustrade, toute une panoplie d'herbes et de plantes aromatiques poussant dans des pots de céramique et des vieilles boîtes de conserves bien alignés, composaient un petit jardin parfumé. Sur le rebord de la fenêtre de l'immeuble contigu sommeillait un téléphone, dont l'utilisation était partagée par les deux familles. Juste devant, une sorte d'évier, raccordé à la gouttière, servait de toilettes de fortune.



La terrasse ne manquait jamais d'animation. Tour à tour le garçon y caressait le chat, la mère accrochait du linge ou la fille y passait des heures suspendue au téléphone.

Maria Helena était ressortie. Elle lui fit signe de la rejoindre.

— Elsa est morte ! La fille de Marta s'est tuée sur le Malecón. En l'apprenant, Marta a craqué. La crise d'hystérie. Sa voisine a cru qu'elle allait y rester. Elle l'a conduite à l'hôpital. Riselda est restée dans l'appartement.

Il suivit Maria Helena dans l'étroit escalier. Du marbre turquin. Vestige d'une splendeur passée.

— Riselda, le Français est revenu. Je l'ai invité à monter.

— Ah, je suis contente...

En le regardant, elle arbora un sourire spontané qui, bien que sincère, ne convenait pas à l'ambiance du moment.

Riselda avait une trentaine d'années, elle était mince et gracile. Elle ne travaillait pas, des parents exilés à Miami lui envoyaient tous les mois suffisamment d'argent pour lui permettre de vivre de façon correcte. Ne sachant que faire de ses journées, elle passait son temps chez Marta, à bavarder ou à téléphoner. Le téléphone de Marta était d'ailleurs à la disposition de tout le voisinage. De ce fait, sa maison n'était jamais vide.

La pièce, haute de plafond, était meublée chichement : un canapé, un fauteuil, un ventilateur, indispensable pour éloigner les moustiques, une table et quatre chaises pour les repas, dans un coin, un petit autel pour les dévotions à son dieu de la santeria, Babalu Ayé, esprit des malades. Seul objet de luxe : un superbe lustre façon art nouveau, composé de feuilles en verre soufflé qui tombaient en cas-

cedes. Un héritage familial (il provenait des grands-parents de Marta) qui transfigurait les lieux.

Aux murs, encadrées avec soin, plusieurs photos d'Elsa, depuis sa plus tendre enfance à la fête des quinze ans<sup>3</sup>, témoignaient de l'amour que portait Marta à sa petite chérie. Il est vrai qu'elle était belle, très belle...

Dans le coin opposé à l'autel, posée sur un rocking-chair comme une grande poupée de chiffon, une jeune fille se balançait très doucement. Sous ses paupières fermées, deux creux. Il lui manquait les yeux...

— C'est Matilda, la nièce de Marta, dit Riselda. De ses beaux yeux bleus, elle a séduit un touriste. Il lui a promis de l'épouser et elle l'a suivi dans son pays, espérant une vie meilleure. Le bonheur ailleurs. Un mois plus tard, il lui a proposé de se faire opérer dans une clinique privée afin d'enlever une vilaine verrue à la paupière. Il lui a demandé de signer des documents qu'elle n'a pas compris.

— Elle n'a pas réclamé de traduction ?

— Non, le touriste était empressé, attentionné. Il avait affirmé que c'était une formalité normale avant toute opération, et elle apposa son nom en toute confiance. Quand elle retrouva ses esprits, l'effroi ! On lui avait prélevé les yeux. Ses cornées avaient été greffées à l'épouse légitime du touriste.

— Incroyable... Elle n'a pas réagi ?

— Trop tard. Que voulais-tu qu'elle fasse ? Étrangère, ignorant la langue, et aveugle ! Sous calmants, il la fit embarquer dans un avion à destination de La Havane. « Arrivée dans ton île, tu te débrouilles ! »

— C'est moi qui l'ai cherchée à l'aéroport, précisa Maria Helena. Je l'ai trouvée allongée sur une banquette, secouée de convulsions.

— Terrible... Et si elle consultait un avocat ici ?

— Penses-tu ! Le gouvernement dirait que c'est une juste punition. Il s'en servirait pour sa propagande, l'exhiberait à la télévision pour montrer aux Cubaines ce qui arrive à

celles qui fuient le pays !

*Revolución...*

— À présent, elle ne quitte plus son fauteuil et ne dit jamais le moindre mot. C'est comme si elle était morte.

Un papillon d'un beau bleu égyptien était entré par la fenêtre, suivi d'un deuxième, rouge écarlate. Deux autres bleus les rejoignirent. Si la présence d'un papillon en pleine ville était rare, en voir entrer plusieurs dans un logement relevait de l'exceptionnel. Tous trois s'étonnaient de cette apparition, fascinés comme des enfants. Les papillons se mirent à virevolter en volutes autour d'un rai de lumière oblique dérobé au soleil et dévié par le verre du lustre.

Dans leur ronde vaporeuse, ils dessinaient une auréole aquarellée au milieu de la pièce. Les battements d'ailes du rouge, plus indécis que ceux des autres, désorganisaient le rythme du ballet aérien. Des larmes de sang semblaient goutter dans le sillage bleu, projetant dans l'espace de minuscules éclaboussures d'énergie magique.

Les quatre touches de couleur se posèrent ensuite, une à une, sur l'autel des dévotions, pour joindre leurs ailes dans un instant de prière... avant de disparaître.

— C'est un signe de Yemayà et d'Oya<sup>4</sup>. Elsa est arrivée dans le monde des orisha, soupira Riselda.

Après un moment de silence, il reprit le fil de la conversation :

— Et Marta se débrouille comment pour vivre ?

— Elle est divorcée et vit seule depuis plusieurs années. Sans revenus. Elle n'a que la libreta<sup>5</sup>.

— Même son frère Juan l'a abandonnée. Comme bien

d'autres balseros, il vient de prendre la mer sur une chambre à air pour rejoindre la Floride.

— L'un de ces fuyards que le régime qualifie de méprisables vers de terre, des gusanos...

Elle avait essayé de le retenir, mais Juan avait pris sa décision, plus rien ne pouvait le faire changer d'avis. Il ne restait plus à Marta que sa fille Elsa. C'était son unique planche de salut. Et maintenant...

— Elle garde encore un mince espoir : un ancien ami exilé à Miami. Il lui envoie régulièrement des dollars, pas des liasses, juste de quoi survivre. Il lui a promis de l'épouser, et, en venant via le Mexique, il passe la voir une ou deux fois par an.

— ... Surtout pour coucher, ironisa Riselda.

— J'oubliais... Comme si elle n'avait pas assez de soucis, Marta soigne aussi Mayda, sa jeune voisine de palier, très malade, et son père alcoolique.

— Tu comprends pourquoi la petite Elsa a mis fin à ses jours ?

— Oui. Quelle vie déprimante !

— Pas seulement déprimante. Elle ne supportait plus de côtoyer la souffrance au quotidien. Le plus grave, je crois, c'est qu'elle était consciente de ne pas avoir d'autre avenir...

[...]

## Table des matières

### 1 - Sisal

Séquence 1 - Elsa	9
Séquence 2 - Maritza	11
Séquence 3 - Matilda	14
Séquence 4 - Pedro et Rafae	19
<i>Pause 1 - Base-ball</i>	21
Séquence 5 - Riselda	23
Séquence 6 - « Papa »	27
Séquence 7 - Maritza	30
Séquence 8 - Elsa	34
Séquence 9 - Maritza	36
Séquence 10 - Marta	43
Séquence 11 - Lulo	47
<i>Pause 2 - Cadillac</i>	51
Séquence 12 - Maritza	53
Séquence 13 - Rafael et Pedro	56
Séquence 14 - Maritza	62
<i>Pause 3 - El ron de Cuba</i>	69
Séquence 15 - Mayda	72
Séquence 16 - Métisse sapotille	75
Séquence 17 - Maritza	78
Séquence 18 - Eva	82

### 2 - Zagarella

I	89
II	95
III	99
IV	103
V	106

VI	108
VII	112
VIII	114
IX	119
X	121
Notes	125



**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères  
France

**[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)**  
**[info@lechasseurabstrait.com](mailto:info@lechasseurabstrait.com)**

ISBN : 978-2-35554-155-1  
EAN : 9782355541551

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt légal : avril 2013





Deux fleurs...  
Deux îles...  
Deux villes...  
Deux couples...

Ce sont deux nouvelles que nous propose **Richard Rucklin** avec *Les fleurs de la mort*.

Le sisal... Cuba... La Havane... Une relation amoureuse entre un Français et une Cubaine est empoisonnée par un policier jaloux et peu scrupuleux. Ira-t-il jusqu'au meurtre ?

La zagarella... La Sicile... Palerme... Un amour torride mais énigmatique, des personnages qui évoluent dans une atmosphère étrange, dans la lancinante attente de la pluie. Lorsque les éléments se déchaînent, tout bascule...

Un condensé d'émotions où se mêlent exotisme, érotisme, horreur, humour, poésie... dépaysement garanti.

Prix: 18€



9 782355 541551

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)

